

Nous étions 14 ce samedi 23 pour échanger sur le thème de la liberté, de son usage et de ses limitations. Mais avant d'aborder le thème de la séance il a été rappelé les conditions d'exercice du café philo. Le café philo s'inspire de la démarche philosophique et plus particulièrement de celle de Socrate (-429/-399), philosophe athénien qui entreprit de remettre en cause les habitudes et traditions de sa Cité, le conduisant à sa condamnation à mort. Si Socrate s'est attiré les foudres de ses concitoyens c'est qu'il s'est considéré investi d'une mission confiée par les divinités, mettre à l'épreuve le savoir supposé des différents membres de la Cité, prêtres, généraux, artisans et cette enquête l'a conduit à douter du savoir de ces personnes, même dans leurs domaines respectifs de compétence. Ce que Socrate conteste c'est l'usage inconsidéré des mots de leur pratique, au fond leur savoir n'est jamais fondé en raison, il est le résultat de préjugés, de croyance, de savoir-faire empirique. Descartes (1596/1650), homme de système pourtant, commencera la construction de sa philosophie par la remise en cause radicale de ses connaissances, se demandant ce qui pouvait résister au doute dans son savoir - bien sûr le célèbre « cogito », « je pense donc je suis ». La démarche socratique qui se voulait heuristique, dévoiler l'ignorance pour permettre de construire un véritable savoir est celle qui prévaut dans les cafés philo, tester dans la discussion notre propre savoir, le confronter à celui des autres participants et ainsi savoir un peu mieux ce que « parler veut dire ».

L'objectif d'une confrontation des idées suppose bien sûr le respect mutuel, chaque intervention doit être accueillie avec bienveillance et comme une participation positive au débat. Et tant mieux si cette intervention va à l'encontre des convictions des autres participants, ceci nous aidera à réfléchir et s'enrichir d'une autre façon de penser.

Le thème débattu a donc été celui de la liberté. Partant des définitions du dictionnaire, j'ai constaté une tension fondamentale entre 2 aspects de la liberté, elle est une force négative, force de remise en cause, destruction de ce qui lui paraît être une entrave à son épanouissement, la liberté est d'abord défini comme s'opposant à la servitude, aux contraintes et déterminations de toute sorte. Cette conception de lutte contre les entraves à nos agissements conduit à la maxime bien connue : « je fais ce que je veux ». Mais cette conception n'est pas tenable, Rousseau le dit clairement « quand chacun fait ce qu'il lui plaît, on fait souvent ce qui déplaît à d'autre. » La liberté conçue comme indépendance est destructive de la liberté d'autrui et devient le règne de la force, « la loi de la jungle ».

Aussi le dictionnaire, à côté de cette définition négative propose des définitions positives de la liberté mais plus restrictives. La liberté est définie comme un pouvoir d'agir mais pouvoir limité par les règles, les usages, les lois. Rousseau, encore lui, définira la liberté comme « l'obéissance à la loi que l'on s'est donnée ». La vie en société suppose de réguler la volonté de chacun (et les désirs) pour permettre à tous de jouir de la même liberté. Si notre volonté, guidée par nos désirs est sans limite comme le pense Descartes, elle peut elle-même se fixer des limites et ceci sans porter atteinte à sa liberté.

Cette tension entre les deux aspects de la liberté se retrouve chez un penseur comme Sartre, penseur de la liberté. Il y a en l'homme une faculté qui est à l'origine de la liberté, c'est l'imagination qui, à la fois, détruit le réel (le néantise) et ce faisant permet de se projeter dans un espace irréel qui est celui du projet. La liberté suppose de pouvoir imaginer autre chose que ce qui est pour rendre possible une alternative et c'est l'imagination qui est à l'œuvre dans cette situation. Donc destruction

et construction, exercice d'une force négation de ce qui est pour laisser la place à un avenir qui n'est pas la simple conséquence du présent, cette conception permet d'échapper à la vision d'un monde régi par le seul enchaînement des causes et des conséquences.

D'ailleurs Hannah Arendt, philosophe allemande réfugiée aux Etats-Unis et s'y installant à la suite du nazisme, nous dit aussi que la politique, c'est-à-dire l'art de concevoir l'avenir du vivre ensemble dans les sociétés, n'est possible que sous le présupposé de la liberté. Comment projeter un avenir différent du présent si rien ne peut être changé ? Nier la liberté des hommes de décider la direction de leur futur, c'est nier la possibilité de la politique. C'est d'ailleurs peut-être l'idée de ceux qui remplacent le terme de politique par celui de gouvernance.

La liberté suppose de pouvoir agir pour changer le cours des choses et cela peut conduire à des mouvements de protestation allant jusqu'à l'illégalité. Face à ce que chacun peut considérer comme injuste ou illégitime, certains, au nom de la liberté, se dressent contre la loi, la déclarant illégitime. Si, tous, ou presque tous, nous soutenons la protestation d'Antigone contre la décision de Créon de livrer le corps de son frère aux charognards, décision légale au demeurant, ou bien les protestations des opposants aux dictateurs il n'en demeure pas moins qu'en démocratie les mouvements de « désobéissance civile » posent problème. Au nom de qui et de quoi, de quelles valeurs supérieures à la loi puis-je déclarer la loi illégitime ? De quelle autorité puis-je me réclamer pour agir ainsi ? Le risque n'est-il pas de retomber dans une conception de la liberté comme autonomie ? La question est posée et est bien délicate à régler.

La discussion a surtout porté sur les conditions d'exercice de la liberté dans notre société. Les contraintes économiques, sociales pèsent sur l'exercice de notre libre-arbitre. Nous nous rendons, à notre insu, coupables de complicité de certains méfaits de notre société, nous participons à la continuité d'un système que nous pouvons parfois réprover (surexploitation de la nature, pollution, exploitation des pays pauvres...). Nous nous trouvons dans des situations où il est très difficile d'aller à l'encontre du mouvement général de la société, confortés par l'éducation, les discours ambiants, voire les contraintes légales. Une voix plus optimiste a fait remarquer que nous restions libres de penser autrement, de désapprouver nos actes et de passer par l'art pour exprimer cette opposition. Il est vrai que l'art a très souvent été le véhicule de propositions alternatives, de révoltes contre l'ordre établi et qu'il a même parfois réussi à transformer l'état d'esprit des personnes. Une note d'espoir pour conclure.